

MILA TORRES

LES YEUX DE  
MALKA FRYDMAN

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529499

Dépôt légal : juin 2026





## 89 rue Pelleport

— Cherchez-vous quelque chose ? demanda-t-elle en s'arrêtant.

— Non, j'étais seulement en train de regarder... Merci. Vous habitez ici ?

— Depuis plus de vingt ans. Avant, nous habitions à Nation. Mon fils a acheté cet appartement et nous lui avons donné le nôtre en échange.

Malka Frydman entra en matière sans préambule. L'après-midi était sombre et le mois de janvier se faisait sentir. Les arbres étendaient leurs branches noires dans un ciel étrange, qui pesait comme une couverture de coton sur la ville. Il faisait froid et les flaques étaient des miroirs brisés qu'il fallait éviter. Ses pas incertains avançaient sur le trottoir qui bordait la cour, et l'on craignait qu'elle puisse glisser à tout moment. Elle portait des sacs de Monoprix et un petit bouquet de fleurs.

— Avez-vous du soleil sur les terrasses ? Je cherche un appartement ensoleillé, ajoutai-je.

— Bien sûr. Un peu trop de soleil, même. En été, nous devons fermer les volets parce que c'est insupportable. Alors, vous voulez acheter l'appartement qui est en vente ! Vous avez raison... Même si...

Elle fit un geste en se frottant les doigts montrant que l'appartement lui paraissait cher. Son visage était menu et fragile ; elle était droite, décidée. Elle portait un foulard en plastique sur la tête pour se protéger de la pluie, parce qu'elle ne pouvait pas se permettre de tenir un parapluie en plus des sacs et de la canne, et cela suffisait amplement. Ses jambes bougeaient avec une rigidité qu'elle transformait en coquetterie, en élégance. Elle faisait des pas très petits et rapides ;

elle s'arrêtait et tournait la tête avec distinction. Sa curiosité venait d'un intérêt sincère. Je remarquai les gouttes de pluie qui restaient fixées sur la laine de son manteau beige, comme des perles d'eau. Elle parlait français avec un accent étranger, mais l'on sentait que Paris était sa ville.

— Vous comprenez mon accent ?

— Bien sûr que oui, répondis-je.

— On est bien ici. Un peu de verdure est toujours agréable. Le printemps prochain, nous aurons des roses magnifiques ! Elle insistait spécialement sur l'articulation de certains mots, elle disait « mmaagnifiques ». Elle ne me demanda pas le prix de l'appartement, mais l'on sentait que cela la démangeait.

— Bonne après-midi à vous, me dit-elle, et elle s'éclipça derrière les rosiers nus.

J'étais allée observer les appartements. Je voulais savoir s'ils étaient lumineux, si l'immeuble était tranquille. Ce premier étage me plaisait tellement avec ses grandes fenêtres qui donnaient sur le jardin et sa terrasse où j'imaginai déjà des fleurs. Je restai un long moment dehors à le regarder, à différentes heures de la journée, imaginant ses possibilités, profitant de cette tranquillité hivernale qui paralysait le quartier de Ménilmontant le week-end. L'apparition de Malka fut comme un signe prémonitoire.

La négociation débuta. La propriétaire m'avait fait visiter l'appartement, le dimanche précédent, vers cinq heures de l'après-midi. Il pleuvait aussi ce jour-là, et j'avais passé la journée à parcourir les rues du vingtième arrondissement, essayant de percevoir l'atmosphère qui y régnait, regardant les vitrines, notant les annonces intéressantes des agences immobilières. Les trottoirs brillaient, et j'étais seule. Je me sentais libre, respirant sous le parapluie cette humidité parisienne qui pénètre jusqu'aux os. Ça m'était égal. Je m'arrêtai pour manger dans une pizzeria et discutai avec le serveur, regardant à nouveau mes annonces.

— C'est mieux de ne pas trop s'éloigner de la place Gambetta, me dit-il.

Je le savais, mais son conseil resta gravé dans ma mémoire. Soudain, je vis quelque chose d'intéressant : « Proche

Gambetta, premier étage, soixante-six mètres carrés, ensoleillé, avec vue sur jardin intérieur, complètement rénové ». Apparemment, tout coïncidait. Quand la propriétaire décrocha le téléphone, le ton de sa voix me confirma que j'étais sur la bonne voie.

— Pourrais-je le visiter aujourd'hui ? demandai-je avec crainte.

— Pourquoi pas ? répondit-elle avec beaucoup d'amabilité.

On se donna rendez-vous une heure plus tard.

La rencontre fut comique : nous étions, avec nos téléphones portables, à trois mètres l'une de l'autre, à l'angle du métro Pelleport. Elle m'avait guidée, quand j'avais appelé pour lui dire que je me trouvais en face de l'hôpital Tenon. Je remontai la rue et, tout à coup, nous tournâmes la tête et nous voilà, face à face, nous parlant toujours au téléphone.

Quand elle ouvrit la porte, je sus que cet appartement était le bon. Il était un peu cher pour moi, mais Madame Damotte, la propriétaire, me laissa entendre que nous pouvions en négocier le prix. Je n'osais pas demander la remise dont j'avais besoin.

— Un million cinquante mille, me dit-elle.

— Pourriez-vous baisser le prix de vingt-cinq mille ? demandai-je timidement.

— Oui, répondit-elle.

Odile, comme je commençai à l'appeler quelques mois après, répondait oui, quand elle le pouvait. Et nous avons convenu de nous parler quelques jours plus tard.

Tout marcha comme sur des roulettes. Quelquefois dans la vie, rarement, tout va comme sur des roulettes. Et on se demande, étonné « Pourquoi est-ce si facile ? ».

Odile Damotte, après une longue série d'expériences désagréables dans la gestion de ses appartements, désirait tout faciliter, être en harmonie avec le monde. C'était une belle femme, blonde, d'un certain âge. Ses yeux bleus et son style, qui rappelait les années soixante, lui donnaient une allure jeune et rêveuse. Il y a vingt ans, un accident de bicyclette avait fauché la vie de son mari et, avec l'assurance,

elle avait acheté des appartements qu'elle louait pour élever ses trois enfants. Elle s'asseyait sur un tabouret pliant dans l'appartement vide et elle me parlait lentement de sa vie. Nous commençons à imaginer de quelle couleur pourrait bien être peint le salon. Une amitié naissait autour de cette vente, de cet achat, qui était presque extravagant. La banque ne pouvait pas me prêter tout l'argent nécessaire, il manquait vingt mille francs. Je décidai de faire une proposition à Madame Damotte, presque aussi extravagante que l'achat.

— Pourriez-vous me financer ces vingt mille francs ? lui demandai-je craignant un refus immédiat. Vous seriez un complément de ma banque, avec les intérêts qui vous conviendraient, bien entendu.

— D'accord, répondit-elle presque sans hésiter ; une fois encore, Odile me disait oui – j'en parlerai avec mon notaire demain.

Quelques jours plus tard, nous signâmes la promesse de vente, et deux mois plus tard, nous emménageons au 89, rue Pelleport. Odile Damotte me fit grâce des vingt mille francs.

## Le thé

Nous revenions du Louvre. Mon père et mon frère, Carlos, étaient venus de Madrid pour voir l'appartement. Très souvent, nous croisions dans la cour Malka Frydman, nous voyions de loin son visage enfantin, son hésitation.

— Voulez-vous des cerises ? proposa-t-elle en tendant un sac en papier kraft. Elles sont délicieuses. Goûtez-les. D'abord votre père, ordonna-t-elle.

Malka était autoritaire et douce, soumise et rebelle. Quand on la regardait bouger, agir, vivre, on voyait clairement comment elle avait forgé son caractère au contact de l'existence et de la rudesse des choses, comment elle avait négocié avec le destin pour se préserver, sans quoi, respirer lui aurait été impossible. On imaginait aussi ses concessions, ses abandons, ses jeûnes pour survivre. Elle était dotée d'une extrême amabilité et son pouvoir de séduction était resté intact, à 88 ans.

— Quel est votre métier ? demanda-t-elle. Je savais que quelque chose en moi l'intriguait, le fait d'être espagnole, étrangère, le fait d'être la nouvelle arrivante dans l'immeuble. Nous nous plaisions.

— Je suis professeur d'espagnol à l'université de Villetaneuse.

— Cela n'a aucune importance, répondit-elle à ma grande surprise.

Je riais intérieurement. Elle voulait dire que tous les métiers étaient dignes, que tous les êtres humains étaient égaux, que nous devons tous lutter. Et aussi que sa question n'était pas mal intentionnée. Malka Frydman voulait dire tout cela dans cette phrase si comique, si contraire à la dévotion quelque peu utopiste que les gens ont l'habitude d'avoir

quand il s'agit du domaine universitaire. Malka se livrait peu. Elle élaboussait toute sa conversation de son éthique philanthropique, mais elle ne formulait pas des phrases tout à fait claires, plutôt des coups de pinceau – ou des coups de brosse – des marques d'un lyrisme constant, d'une réflexion permanente sur le genre humain, qui accompagnaient sa vie quotidienne. Malka savait ce qui était important et ce qui ne l'était pas. Je m'en suis rendu compte assez vite. L'âge et le français appris à l'âge adulte faisaient de son discours un fleuve paisible et hétéroclite. Elle mélangeait tout à sa manière, les courses au Monoprix, la politique internationale, ses souvenirs et les appels de ses fils, ses cauchemars et les problèmes de sa petite-fille.

— Villetaneuse ! dit-elle avec un accent que je n'arrivais pas à identifier. Mon fils a étudié là-bas. Avant il habitait dans cet appartement. Mon mari et moi nous avons déménagé, il y a de cela vingt ans, répéta-t-elle.

— Vivez-vous avec votre mari ? demandai-je.

Je voulais juste savoir si elle devait se débrouiller toute seule.

— Non, il est parti.

— Je suis vraiment désolée, dis-je.

— Nous devons tous partir, ajouta-t-elle. C'est ainsi.

— D'où venez-vous ? osai-je lui demander. Vivez-vous en France depuis longtemps ?

— Je suis polonaise. Je suis arrivée ici à l'âge de vingt-deux ans. Et après il s'est passé beaucoup de choses, je suis entrée dans la Résistance, j'ai été déportée à Auschwitz, je suis revenue... Tout va bien ! dit-elle, avec naturel.

Je restai pétrifiée. L'après-midi suivait son cours. La lumière baissait, mais le printemps commençait à allonger les jours et l'air du crépuscule me semblait avoir tout à coup une texture spéciale. Tout se paralysa un instant. Le chant d'un oiseau brisa le silence. Je regardai autour de moi et je vis les arbres, les façades, l'escalier qui menait vers notre bâtiment ; je vis la chatte couleur caramel qui vivait entre les voitures se déplacer lentement.